

Vol. III

Québec, Août 1922

No 4

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



Organe de la
Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

PRIX : 20 SOUS

CITADEL
BRIQUE ET TERRA-COTTA
 BRIQUE ORDINAIRE, BRIQUE À FAÇADE
 14 NUANCES DIFFÉRENTES

CATALOGUE ET LISTE DE PRIX FRANCO
 SUR DEMANDE

CITADEL BRICK & PAVING BLOCK CO. LTD.
 421 RUE ST. PAUL
 TELEPHONE 5344
 QUEBEC.

Téléphone 5617

Quai: 203 du Pont
 Tel.: 4961

CHARBON - SABLE

Nous pouvons toujours vous fournir
 les meilleurs prix du marché con-
 sidérant la qualité et le service.

J.-L. LACHANCE, Limitée

99, RUE DALHOUSIE, - -

Québec

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTREE

Adresse : LE TERROIR, Enrg. — Case postale 366 — Québec

Abonnement payable d'avance : \$2.00 par année

Vol. III, No 4.

Québec

AOUT 1922

SOMMAIRE

	Pages		Pages
Deux disparus, D. P.	146	Les Chevaliers du Terroir, Georges Morisset	182
Sur le Saguenay, poésie, Alphonse Désilets	149	Revue des Lectures, par Damase Potvin...	185
Le Parler de chez nous, conférence (suite)	149	Service de Librairie du Terroir	192
Joseph Dumais.....	150		
Mayakisis, récit, Damase Potvin.....	160	GRAVURES	
Une ère nouvelle, Arsène Paquin.....	168	Sur le Saguenay.....	148
Causerie littéraire, par Justin.....	177	Scène du Mérite Agricole.....	182
		La récompense.....	183

NOTRE REVUE

A cause de l'abondance des articles nous sommes forcés de remettre au prochain numéro la fin de l'intéressante conférence de M. Joseph Dumais sur le "Parler de Chez Nous" commencée dans le numéro précédent ; aussi la suite des pittoresques et touchants croquis de M. Ernest Chouinard : "Aubes et Réveils".

Nous recommandons spécialement à nos lecteurs et lectrices, membres du personnel enseignant de nos écoles, la lecture de l'article que le Terroir publie aujourd'hui, sous le titre de "Une ère nouvelle" et qui est de M. Arsène Paquin, I. E. l'un de nos inspecteurs d'écoles les plus compétents dans les matières d'enseignement. M. Paquin, dans son article, résume admirablement le nouveau programme d'enseignement élémentaire qui sera mis en vigueur en septembre 1923.

Avec le mois de septembre, la Société des Arts, Sciences et Lettres dont le TERROIR est l'organe reprendra ses manifestations artistiques: conférences, concerts, diners-causeries, etc. et le TERROIR s'en ressentira. Nous aurons à publier, en effet bientôt, d'intéressants articles de nouveaux collaborateurs que nous n'avons pas voulu forcer à remplir leurs promesses durant le temps des vacances, qui est un peu celui de la paresse.



DEUX DISPARUS

Deux grands deuils ont assombri le firmament des lettres canadiennes durant le dernier mois; les deux disparus sont Emile Miller, de Montréal, et Jean-Baptiste Caouette, de Québec, deux hommes de lettres qui ont marché, il est vrai, dans des sentiers différents mais allant au même but: la grandeur et l'exaltation de la petite patrie canadienne.

Emile Miller s'en est allé d'une façon tragique victime d'un drame émouvant de l'amour paternel. Il est mort en essayant d'arracher à la mort l'un de ses enfants qui allait se noyer.

Emile Miller fut un passionné de la géographie, cette science si vivante mais si négligée. Il y consacra toute sa trop courte vie. Déjà, il avait publié deux ouvrages, deux œuvres de débuts qui étaient sans conteste des œuvres de grand mérite. Tout jeune encore, il publia *Terre et Peuples du Canada* qui est peut-être l'ouvrage le plus complet que nous ayions en ce genre, et il y a à peine deux ans, il donnait *Pour qu'on aime la géographie* qui marquait dans sa vie une période de réalisations pleine de radieuses promesses. Il avait, dit-on, sur le métier maints autres travaux qu'il mûrissait par la réflexion et l'étude afin de justifier encore davantage les espérances qu'autorisaient ses œuvres de débuts.

Mais la mort, brutale, sans pitié, est venue étouffer cette belle jeune vie palpitante de tous les sentiments enthousiastes qui la faisaient rayonnante et anéantir ces projets chèrement caressés dont nous serons privés des fruits.

Jean-Baptiste Caouette était un patriote dans toute la vibrante acception du mot; et cela résume toute sa vie; il fut patriote, pourrait-on dire, jusque dans les fonctions qu'il exerça, particulièrement sa dernière, qui était celle de conservateur des archives; mais il fut patriote surtout dans le culte qu'à ses heures de loisirs il voua aux lettres canadiennes. Ce culte, il l'exerça un peu dans tous les domaines de notre littérature: poésie, histoire, roman, drame, discours, etc. Puisant son inspiration dans les œuvres des anciens: Crémazie, Fréchette, Chapman, LeMay, M. Caouette fut, selon le jugement d'un de ceux qui l'ont le mieux

connu, M. Ernest Nadeau, qui a consacré à sa mémoire un fort bel article dans le *Soleil* du 10 août, "le dernier représentant de cette école nationale, religieuse et patriotique—école du "terroir", disons-nous présentement,—où l'on se faisait un devoir un peu exclusif, de ne puiser qu'aux sources nationales et religieuses et où l'on assumait cette tâche surhumaine de buriner en vers héroïques, majestueux et sonores tous les fastes de notre histoire". Le travail de M. Caouette, dans ce sens, a été fort louable.

A la vérité, pour notre part, nous avons aimé mieux M. Caouette dans le roman historique où il s'est fait une place particulièrement honorable. Le *Vieux Muel*, *Un Robinson Can dien* et *Une intrigante sous Frontenac*, ce dernier publié tout récemment, seront encore populaires quand on aura oublié *Les Voix Intimes*.

Mais, par dessus tout, Jean-Baptiste Caouette était un studieux, un travailleur et sa vie aura été un bel exemple à notre jeunesse, en même temps, pourrions-nous ajouter, qu'un remords pour ceux de sa génération qui, possédant les mêmes dons, n'ont pas su, faute de travail, les faire fructifier et en faire profiter leur jeune pays.

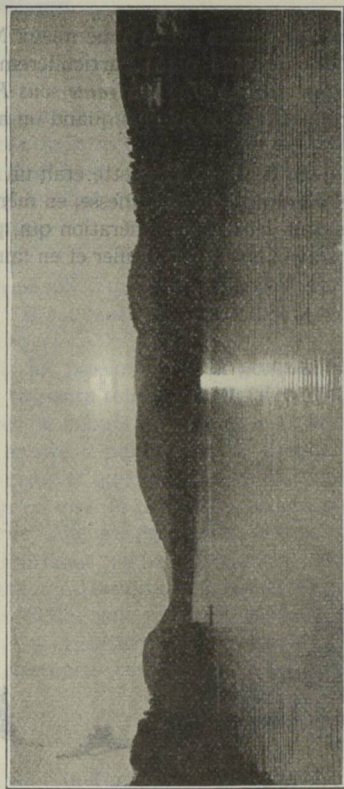
D. P.



Dans la Brise du Terroir

Alphonse DESLATS

D. P.
 SUR LE SAGUENAY



COUCHER DU SOLEIL.—Des vapeurs égères flottent sur l'eau, par ce beau soir, rampent aux flancs des montagnes, montent dans l'air, tamisant la lumière adoucie; des couleurs éclatantes, des ors, des pourpres, des violets irisent les dentelures des forêts.....

SUR LE SAGUENAY

*Le Saguenay majestueux,
 Ses eaux profondes et tranquilles,
 Ses anses calmes, ses presqu'îles
 Et ses rochers audacieux,*

*Du matin clair au crépuscule
 Protègent paternellement
 Le solide et fier bâtiment
 Et la nacelle minuscule.*

*Que le ciel pleure ou que la nuit
 Assombrisse soudain ses voiles,
 La rive s'allume d'étoiles
 Et le vaisseau glisse sans bruit.*

*Si le vent mauvais se déchaine,
 La baie hospitalière attend
 La voile inquiète et lui tend
 Ses bras fleuris d'orme et de chêne.*

*Un charme exquis surgit encore
 Dans la fraîcheur inattendue
 D'une chapelle humble et perdue
 Ici où là dans le décor.*

*Or, Notre-Dame-des-Marées,
 Qu'invoquent les marins pieux,
 De tout temps défendit ces lieux
 Des catastrophes éplorées.*

*Ce fleuve enseigne au voyageur
 La bonté puissante et discrète.
 A sa voix grave, le poète
 A senti s'élever son cœur.....*

Alphonse DÉSILETS.

"Dans la Brise du Terroir".

LE PARLER DE CHEZ NOUS

Conférence faite par M. Joseph Dumais, professeur de diction et homme de lettres, membre de la Société des Auteurs Canadiens et de la Société des Arts, Sciences et Lettres,—devant cette dernière société, à l'Hôtel de Ville, le 13 octobre 1921.

(suite)

Il y a plusieurs années, un des membres aujourd'hui très en vue du Barreau de . . . , mais que l'art oratoire n'a certainement pas élevé au sommet, me faisait mander chez lui et me disait : "J'éprouve non seulement beaucoup de difficulté à parler en public, mais aussi à lire un document à haute voix d'une manière satisfaisante. J'ai pensé que vous pourriez me donner quelques conseils utiles". Je lui demandai de me lire quelque chose. Je l'écoutai attentivement, puis je lui fis les remarques suivantes : "D'abord, mauvaise tenue. Vous tenez votre livre trop bas, ce qui vous oblige à baisser la tête et paralyse vos cordes vocales. Ensuite, vous n'ouvrez pas suffisamment la bouche. Certaines voyelles sont mal prononcées et votre articulation est insuffisante. Vous avez nos sept défauts principaux, nos sept péchés capitaux de langage. Avec un peu de bonne volonté et de travail, vous pouvez facilement améliorer vos moyens". Il prit deux leçons, prétextant qu'il n'avait pas le temps de continuer et cessa. Je n'ai pas besoin de vous dire que son débit n'est pas meilleur aujourd'hui qu'il était il y a quinze ans!

Je me souviendrai toujours de l'effet produit sur le public par un compatriote très en vue, président d'un cercle littéraire, qui, un bon soir, avait l'agréable tâche de présenter un conférencier français renommé. La salle était comble. Tenue irréprochable, l'air souriant, ayant encaissé quelques applaudissements sympathiques, M. le président

s'avance, fait un léger salut semi-circulaire et débute comme ceci : "Mesdames et Messieurs, C'est in agréable devoèr pour moè de vous introduire (to introduce) ce soèr, le França distingué que vous venez entende. Il est en son pouvoèr de vous intéresser, ses succas passés en sont in sur garant et, moè pour in, (I for one) je suis çertain que vous serez bien satisfas et que vous ne regretterez pas d'êtes venus l'entende en aussi grand nombre ce soèr"! Dans la foule, les gens se poussaient du coude, réprimant à grande peine une folle envie de rire, et répétaient à mi-voix les mots dont la prononciation défectueuse les avaient frappés le plus : "devoèr, pouvoèr, soèr"! Pour le plus grand nombre peut-être, les autres incorrections étaient passées inaperçues. Près de moi, j'entendis un Français dire à un de ses compatriotes :—"Ne dirait-on pas un paysan normand endimanché?" Faisant écho à cette remarque, un Américain n'eut pas manqué d'ajouter sentencieusement : "There's more truth than poetry in it!". Il est certain que, transporté sur une autre scène, à Paris, par exemple, dans l'Enfer du Boulevard Clichy, un des diables rouges de ce lieu burlesque, entendant ce langage, eut prit un malin plaisir à taquiner notre compatriote. Le prenant pour un Normand, il lui eut probablement fait cette question : "Eh! ben, mon gas, comment qu'est la récolt'eud'poumes, à c't'an-née". D'ailleurs, rien d'étonnant de retrouver dans notre parler, la prononciation particulière à nos cousins de la Normandie, puisque la majorité de nos ancêtres venaient de cette province. Mais, chers compatriotes, en Normandie, le parler populaire, c'est du patois! Les gens instruits, issus comme la plupart d'entre nous, de familles de paysans, parlent français et connaissent aussi le patois de leur région, mais ils ne confondent pas les deux. Et quand ils parlent le patois, soyez assurés qu'ils n'ont pas du tout la prétention de s'exprimer dans le langage des quarante immortels qu'abrite la coupole de l'Institut.

Coquelin, l'inoubliable interprète de Cyrano de Bergerac, l'un des grands maîtres de la scène française, était Picard. Vous savez que les Picards et les Normands sont voisins. Vous savez aussi que, malgré son origine, Coquelin parlait un français irréprochable. Cependant, c'était une joie pour lui de se retrouver parmi les paysans du Boulonnais (il était de Boulogne-sur-Mer) et de patoisier gaiement avec eux. Que dis-je, une joie! Peut-être un délassement, un repos, car, n'est-il pas vrai, on se sent toujours plus à l'aise dans ses vieux habits, dans ses vieilles chaussures, que dans des habits de gala qui gênent nos mouvements et des escarpins vernis, souvent trop étroits pour nos pauvres pieds. Pour nous, plus encore, parce qu'il est plus répandu, dans notre parler populaire, si facile, nous trouvons le repos, la détente, tout comme dans nos vieux habits. Nous y trouvons aussi le souvenir du "chez nous", de la jeunesse à la campagne, un écho du parler de nos parents. Ah! pour tout ce qui s'y rattache de choses sacrées, nous devons l'aimer, le vénérer, ce parler populaire, mais il faut pouvoir le laisser dans le coffre antique ou dans l'armoire de la cuisine, avec les vieux habits, quand on change de défroque pour paraître plus... distingué et créer une meilleure impression dans le monde. Oui, nous devons l'aimer et ne pas avoir honte de nous en servir à l'occasion, comme Coquelin aimait son patois picard et comme l'illustre et trois fois brave général de Castelnau aime son patois de l'Aveyron. Le nôtre est encore assez français, Dieu merci, pour mériter le respect de tous ceux qui s'y connaissent. Si nous pouvons réussir,—ce qui n'est guère facile—à le conserver pur d'anglicismes, nous aurons le droit d'en être toujours fiers. Mais, de grâce, malgré ses belles qualités, ne le présentons pas comme un pur échantillon de français académique. On dit que le ridicule tue. Nous allons tous mourir avant notre heure si nous continuons dans cette voie!

Voulez-vous maintenant me permettre d'établir un rapprochement, de faire une comparaison entre des patois de Normandie, du Perche, de l'Anjou et notre parler populaire? Vous allez voir comme ils sont proches parents, cousins germains. Du normand d'abord. Voici une romance d'Auguste Coire intitulée: "La Graind lainde de "Lessay". "Graind lainde", pour "grande lande", cela ressemble déjà à du connu, n'est-ce pas? Nous trouverions encore cette prononciation, en France, ailleurs qu'en Normandie, peut-être pas dans la Beauce, comme chez nous, mais plus loin vers le sud-est, en Saintonge. En 1911, en compagnie de l'aumônier de la citadelle de Brouage, M. l'abbé Navarre, curé de Moèze, sur la route de Rochefort, pas bien loin de la Charente, je visitais l'antique forteresse, aux murs couverts de lierre, où naquit Champlain. Présenté au maire de la Commune, celui-ci me demanda, après les politesses d'usage: "Comment parle le peuple chez vous? " N'avez-vous pas quelque accent particulier, quelques provincialismes, enfin quelque chose de bien à vous, de chez "vous?" Je lui donnai quelques échantillons de notre parler populaire, entre autres, cette phrase entendue un soir à Marieville. Une bonne villageoise appelait son petit garçon pour le souper: "Jin, Jin, vians écitte, mon tit t'infin. Tu "doé auèr fan? Vians t'in souper, Vians man'her, mon "tit fan, Vians!"... Là-dessus, M. le Maire de s'exclamer: "Ah! comme c'est curieux! Eh bien, Monsieur, ici même, "dans la Charente-Inférieure, surtout dans la région de "Saintes, vous trouveriez des paysans qui prononcent "comme ça!" Mais, revenons à La Graind Lainde de Lessay.

L'Boun-Guieu t'a bi minse à ta pièche,
 Lainde, paôsae là coumme un mû
 Pour partagei l'pays qui prêche
 D'l'aveisinage de cheux du sù!
 Reine des fâés, au dû visage,
 Rein' des goublins que nou r'doutait.

Ch'est tei qui gad'les vûl'z'usages
 D'z'houmm'du Nord ès biaôd' de droguet,
 O ma bell'lainde, graind'coumm'la mé,
 O ma Graind-Lainde de Lessay.

Voici un fragment d'une autre pièce intitulée: "Le boun baire" (La bonne bière) d'Anré Rossel:

Je si Normand et par goût
 J'aime à prendre un verre,
 Mais, c'qui fliatt' par dessus tout,
 Ch'est un verr' de beire
 Qui sait d'Aodville ou d'Nehou
 D'Bricqu'bec ou d'n'importe y où
 Que ch'est boun le boun baire

Du vin, j'en ai beu parvais,
 Un coup, par attrappe,
 Es baptême ou l'jou des Rouais,
 Quand j'mettons la nappe.
 Je sis d'l'avis d'not tchuré,
 Du pur jus, un mio, paré,
 Cha vaut bi l'vin du Pape.

Encore un fragment d'une chansonnette comique, intitulée: "Atchi", du même auteur.

— "Ceusse qui sont à lû ménage dedpi déjà quique
 " temps, daivent savé oussi bi coume mé qu'pour avé la
 " paix aveuque les cryatures faô tréjou faire tout chaqui
 " veulent et ne brin les contrarier. Aussin, ch'nest pas
 " drôle que no diche que les trais quarts des hommes se
 " lissent condire par le bout du naê. (J'en counais, mé,
 " de simples gens et de gros bounets!) mais quêqu'o v'lez y
 " faire! Faô enco mû cha, que de s'fâchi! Atchi!" ...

Et voici du percheron de l'arrondissement de Mortagne:

LA SEMAINE DU PERE LABRICOLE

Lé gourmands qui n'on pas l'sou n'son pas à leux z'afere dedpis lontemp vu la cherté d'la vivata, câ si l'bestial a bessé d'prix on n'sen n'aperçoué quai quan qu'on va cée l'bouché...

L'gas Ansbai Râclot, d'la Rîncure, ée de c'te catîngorie-là... Y s'quient ben mieux à tabe qu'au travail, et dame! ça n'iaide pas à trouwé dé journées, d'sorte et d'magnère qui n'mange pas du gigot tous lé dimanches... Cée portant pas l'envie qui ien manque et c'qui l'fait l'pus maroné d'pas pouvoi contenté c't'envie-là cée d'voàre qu'il a deux cousins, l'maîte Radigois, d'la Piloniai, et l'maîte Prâlin, d'là Cônardiâi, qui sont dé groûs fermiers et qui donant souwent dé fricots sans jamée l'invité.

L'idée ié vint don la s'menne dergnère de s'fère invité à toute force et y s'en fut dan c'l'intention-là trouwé l'maîte Radigois. — Pour s'doné eune entrée y d'mandit d'abô s'il avé vendû sé pomes vu qui conessé un merchand qui n'n'ag'té à 40 sous la m'sure, pis y s'mit à fère: "J'vien d'cée noute cousin Prâlin et y m'a invité à diné dimanche."

Y s'atendai qu'Radigois alé ié dire: "Pissequel ée noute cousin itou vien don diné un d'cé jou."

Oui, mée Radigois n'sonit mot.

Quan qui vit ça, l'gâs Raclot s'flonit en d'dan d'li mainme conte la chienn't'rie d'sé cousins et y ié vint eune idée d'sen' r'vengé.

— Vou savé, qui fit, z'étee ossite de c'te diné-là; l'maîte Prâlin m'a doné la comision d'vou z'invité.

— J'te remercie, mon gas Ansbai, qu'réponit Radigois. Comm j'savon qu'ça ié f'ra plési, j'iron la métresse et moué.

L'gâs Râclot ié dit don à dimanche et s'en fut de c'pas-là cée son aute cousin Prâlin à qui qui racontai au contrai qu'c'éte l'maîte Radigois qui l'invité, si ben qui s'atendint diné l'un cée l'aute dimanche dergné.

Come de jusse lé femmes n'firent pas d'cuésine pisseque on d'vé alé mangé aute pâ.

Suivan leux z'abitude, l'maîte Radigois et l'maîte Prâlin s'rencontrèrent dimanche la matinée cée Lapointe el' ca'jqvier, ouiou qui prirent un café. Y restirent d'vant après l'avoî arousé d'chacun deux p'tils verres et quand qu'arivi midi, pis midi et d'mi, y s'achongirent tous lé deusses en pensan l'un à l'aute: "C'l'anîmau-là n'a don poin faim qui n'cose pas d'alé diné"; s'ment y n'ousint poin se l'dire.

Portant quan qu'soni eune heure, Radigois s'décidit à posé la question.

— Cée l'à tai qu'faut d'mandé ça, qu'réponit Prâlin.

— Ta femme va p'tête ben s'ennuillé, qu'erprit Radigois.

— Cée putoût la quienne, surtout si son fricot il ée tro cuit.

— N'ia pas d'dangé pisseque j'mangeons cée toi.

— Quoué qu'tu m'chantes-là? ... cée nou o contrai qui mangeons cée toi.

Y n'netint là quan qu'v, là la métresse Radigois et la métresse Prâlin qu'entrirent ensemble.

N'vèyan poin leux souâtron ervéni et s'doutan qu'il étint resté o café ol avint parti l'eune cée l'aute et s'étint rend'contrée sùs la route ouiou qu'al avint iu à péprès

l'mainme dialogue, pis d'osplicassion en osplicassion al avint ben vu qu'c'été l'gàs Râclot qui leux z'avé joué eune farce.

O mirent don lé z'homes au coulant et come tout l'monde avé l'estoma dan lé talon y s'firant servi à mangé cée Lapointe en peillant chacun leux z'éco.

J'ai pas besouïn d'vou dire qu'durant l'erpas l'zoreille au gàs Raclot d'vint ié tinté cà y fut fô quession d'li et pas en paroles de bonédiction.

Y son mainme quiâb'ment flonés conte li et l'maïte Radigois ée v'nu à la Raperie hiè la soirant pou m'demandé si j'creillant qu'il avint l'doué de l'poursiewe.

—J'me sourvien, qui m'fit, d'avoï vu sûs l'Perche, ia déjà ben d'zanées, qu'un gàs du coûté d'Saint Quentin avé été condamné à d'la prison pou avoï fait quequ'chouse dans c'te genre-là.

—J'sé c'que vou v'lée dire, que j'réponis; mée c'été pas la mainme afère. L'gàs qu'vou cosé-là il alé au loin prév'ni dé parents d'gens qui conessé qu'il étint mô et qu'c'été tel jou et à telle heu l'enterr'ment: y s'trouvé ainsite ben aubergé ouiou qu'il alé et c'été principalement là son but. Vou n'pouvé don pas erproché ça à Râclot pisseque vou n'l'avé pas aubergé. . . et l'mot d'aprèe j'm'atend.

—Oui, qu'erpléqui l'maïte Radigois, vou pouvé dire el'mot d'aprèe, cà si s'avise jamée d'ermette lé pied à la méeson en fait d'aubergement ce s'ra un grand coup d'pied au drière qu'il èra.

Ma foué, j'cré qu'à sa place j'en dirint otant, et vous ?

LA BRICOLE, à la Râperie.

Extrait du journal " Le Perche " de Montagne.

Passons maintenant au patois angevin. Permettez-moi de vous lire une fort jolie pièce intitulée: "La passion de notre frère le Poilu", du poète Marc Leclerc, publiée dans l'Echo de Paris en 1916. Voyez ce qu'en disait M. René Bazin dans une courte préface.

LA PASSION DE NOTRE FRERE LE POILU

Au retour dans le cantonnement un combattant de Verdun m'envoie cette pièce. Elle est écrite en patois de l'Anjou, celui que les anciens parlent encore, dans les villages un peu reculés. Que de jolies choses ont été dites, au cours des temps, dans cette langue rurale! Celle-ci, pour être composée par un lettré ne le cède à aucune pour le tour populaire, ni pour la saveur des mots, ni parfois pour leur crudité. Et par sa tendresse secrète, par sa pitié, par la noblesse de son dénouement qui tourne au grand poème, la *Passion de notre frère le Poilu* plaira singulièrement à nos lecteurs.

René BAZIN.

A tous mes camarades, les officiers,
sous-officiers, caporaux et soldats
des régiments territoriaux d'Anjou
qui sont tombés pour le Pays.

C'était un pau' bougre d'Poilu,
Qui s'en allait sous la mitraille.....
Vantié ben qu'i n'aurait voulu
Etre en aut' part qu'en la bataille;
Mais du moment qu'fallait qu'i n'y aille,
Ben, i n'y allait, tout simplement,
Sachant ben que, contr' sa misère,
Ya point à fair' de raisoun'ment,
Et qu'les gâs qui cultiv' la terre,
C'est leur devoir d'la défendre,
S'raient-ils territoriaux fourbus.....
C'est point difficile à comprendre
Qu'tout l'mond' peuv' point fair' des obus:
Faut êl' ouvrier, ou notaire,
Pour fair' son D'voer sur l'front d'l'arrière!
.....Dam, ya pus d'risqu' sus çui d'avant:
Les obus qu'on voêt, l'pus souvent,
Quant'on est qu'ein pau' fantaboche,
C'est ceuss' que vous envoy' les Boches.....
.....Les nôtr', ça r'gard' nos artilleurs.....
A c'qu'is dis', is sont côr meilleurs!.....

L'poilu, aves ses camarades,
S'en allait en corvée d'grenades:
I fesait un temps ben maussade,
Nuit noêr', d'la neige et du verglas:
On s'foutait par terre à chaque' pas,
En butant dans les trous d'marmiles.
Et qués trous.....ben sûr, pas des pt'tites!
Pâs qu'on allait, pâs qu'yen avait.....
On n'aurait dit qu'i n'en pleuvait!

V'là qu'tout-à-coup un deux cent dix
Eclate à pas vingt-cinq mètr' d'eux.....
L'Poilu crie: "J'sis touché, mon Guieu!....."
Et sûs les g'noux le v'là qui glisse,

Et pis qui s'en va à l'envars,
 Avec son paw' coûté ouwart,
 Et son sang qui coulait par terre.....
 Au caporal i di : "Gas Pierre,
 "Faut qu'tu prévien' ma femm' cheux nous
 "Dis, d'abord, que j'sis malade.....
 "Pour qu'a n'sach' point ça tout d'un coup...-
 "Dans mon port' monnaie..... y a cent sous.....
 "Ca s'ra..... pour les copains.....-d'l'escouade.....
 "Pis..... faut prend' mon sac de..... grenades....."
 Pis, ayant dit son testament,
 I rendit son âm' tout douc'ment.....

V'là dans la nuit l'âm qui s'envole:
 Au fond du Ciel, sans boussole,
 A n'a vit' trouvé l'Paradis:
 Yavait saint Pierr' sûs l'pas d'la porte,
 Qu'était en train d'baltr' ses tapis,
 Et qui crie d'abord d'eun' voêx forte:
 "Essayez vos pieds en entrant,
 "Et prenez l'collidor à drête...-
 "C'est en l'bout, la Sall' du Jug'ment.....
 "Vous attendrez sûs la banquette!....."
 L'Poilu, i n'y vas en trambtant:
 Yavail au fond un ang' tout blanc,
 Qui n'ya d'mandé son matricule,
 Son nom, son âge, et tout l'fourbi!
 L'paw' gas en restait ébaubi,
 Dret en l'milan du vestibule:
 I n'était là depuis quequ'temps,
 Quand l'ang' n'y dit: "On vous attend!"

Le v'là dans eun' magnièr' d'église
 Coume i n'avait ren vu d'pareil:
 Ça n'était que d'or et varmeil.....
 Enfin, en l'fond, le v'là qu'avise
 L'Bon Guieu, assis sûs n'un soleil,
 Enter le Christ et la Boun' Viarge,
 Et d'chaqu' coûté, six boèssaux d'ciarges;
 Pis des tas d'saints, ein p'tit pûs bas.....
 Yavait surtout des saints soldats,
 Avec des casqu'et des cuirasses:

Saint Georg', saint Hubert, saint Michel
 Sûs son guiabl' qui fait la grimace,
 Saint Léonard et saint Marcel,
 Saint Charlemagne avec sa barbe,
 Saint Martin, saint Sulpic', saint' Barbe,
 Qui manoeuvrait son p'tit canon,
 Saint Maurice et ses compagnons,
 Et Jeann' d'Arc avec sa bagnière.....—
 En voyant tous ces militaires,
 L'Poilu s'dit: "C'est l'conseil de guerre!....."
 "Ya des chanc' que j'vas écoper!....."
 Mais yavait pas à s'échapper:
 Tout d'suil', c'fut l'interrogatoire:

"Voyons, racont' moé ton histoire!"
 —Que dil l'Bon Guieu au pau' Poilu,—
 "Qu'è qu'tu fesais avant la guerre?"
 "—Ben, mon Guieu, j'cultivais la terre....."
 "C'est un mèquier qu'enrichit guère,
 "Et j'étions pas trop rich' non pûs:
 "Mais on s'suffit quant' n'on travaille;
 "Ma foi, j'vivions tous sans trop d'mal;
 "J'avions eun' paire d'bœufs, ein ch'val,
 "Eun' vache, eun' femme, et queuqu' volailles,
 "Et ein gorin, sauf vou' respect....."
 "—Ah! qu'dil saint Antoin', c'a m'connaît,
 "Les gorins!.....sois béni, mon frère!"
 Mais l'Bon Guien fronça les sourcils,
 Et saint Antoine, i's'fit tout p'tit.....
 "—Et depuis qu'l'étais militaire,
 "As-tu point trop souvent faulé?"
 "—Ben, mon Bon Guieu, ni trop ni guère,
 "Pour ben vous dir' la vérité:
 "I m'a arrivé d'prendre' la cuite,
 "Mais faut vous dir' que j'sés Ang'vin,
 "Et pis, c'était d'si triste vin
 "Qu'la faute, a doit en êtr' pus p'tile!"
V'là que l'Père Noé, l'patriarche,
 S'écrie: "C'est point ben grand péché....."
 "Si yavait qu'moé pour l'empêcher,
 "J'dirais queuqu'foés: En avant, Arche!"

(Suite et fin au prochain numéro)

LES CONTES DU TERROIR

Mayakisis

Extrait du

“Français”

ROMAN PAR

Damase Potvin

Ces jours derniers, à Ville-Marie-sur-Témiscamingue, l'on fêtait par de belles manifestations religieuses, le cinquante-naire du premier défricheur du Témiscamingue, ou la fondation de Ville-Marie, chef-lieu de cette belle région québécoise. Qui était ce premier défricheur d'une future province? Ou plutôt, qui est-il? Car il vit encore, vigoureux comme un chêne de nos Laurentides, et c'est dans toute l'horreur de son humilité dévoilée que, ce dimanche, 13 août, à Ville-Marie, il assistait à la glorification des héroïques qualités qui en ont fait pendant cinquante ans un héros obscur qui ignorait même la vertu de ses sacrifices...

Ce petit, cet humble, ce sans-grade, c'est le Frère Joseph Moffet, fondateur du Témiscamingue québécois; c'est Mayakisis,—l'homme qui se lève matin—comme l'appelaient autrefois les Algonquins des forêts outaouaises. Le Frère Moffet est aujourd'hui âgé de 70 ans dont 50 ans de vie religieuse chez les Oblats de la maison du Témiscamingue. Veut-on savoir ce qu'il a fait?... La réponse n'est pas de la fiction, bien que nous la puissions dans un roman.

Ce roman, c'est le “Français”—roman paysan du “pays de Québec”—(1) dont la trame se déroule au Témiscamingue dont l'un des héros épisodiques est le Frère Moffet lui-même—et Mayakisis...

Nous sommes, de par la volonté de l'auteur, sur le pont de l'“Outaouais”, bateau qui fait sur le lac Témiscamingue, le ser-

(1) *Le Français*, roman paysan du “Pays de Québec”, qui sera publié, dans quelques mois chez Bernard Grasset, éditeur de *Maria Chapdelaine*, à Paris.

*vice de Kipawa à Ville-Marie. Un groupe de gens du Témisca-
mingue causent sur le pont d'où, quelques instants auparavant,
l'on a aperçu la fumée indicatrice d'un feu de forêt dans le loin-
tain, du côté de Ville-Marie où le bateau se dirige. L'un des
principaux personnages du groupe est le Frère Moffet que l'on
force à raconter la fondation de Ville-Marie, située au fond de la
Baie-des-Pères.*

*Le récit du Frère, croyons-nous, est du domaine de l'actua-
lité. Écoutons l'auteur du "Français":*

"... Pendant qu'à l'avant du bateau, les femmes con-
tinaient d'observer le feu de là-bas, Jean-Baptiste Morel
cherchait à ramener la conversation interrompue dans le
groupe dont il faisait partie. Enfin, après maintes tenta-
tives indirectes, il interrogea brusquement le Frère:

"Et comme ça", fit-il, "le Père Péan n'approuvait pas
trop vos projets de colonisation à la Baie-des-Pères?..."

—Non, répondit sèchement Mayakisis, d'abord un peu
distract, "non..." Mais il s'anima soudain: "Le Père ne
voulait pas me permettre pour un diable d'aller cultiver le
fond de la Baie. Et pourtant, mes enfants, nous crevions
de faim à la Pointe-de-la-Mission où un petit morceau de terre
appauvri par des années et des années de la même cul-
ture fournissait de plus en plus difficilement le blé nécessaire
à la communauté, aux voyageurs et aux sauvages qui arrê-
taient nous voir en montant à la chasse... Vous savez,
j'avais parcouru avec des sauvages toute la forêt, depuis la
Baie jusqu'au grand Lac Ecarté, et je savais que la terre,
dans toute cette étendue du pays, était bonne pour le blé,
je vous assure... je savais que c'était partout de la terre
comme l'on en voit pas ailleurs, surtout au fond de la baie.
Pendant plusieurs mois, je ne parlai plus au Père Supérieur
et aux autres que de la terre de la Baie; le blé viendrait là,
disais-je, comme dans des pots à bouquets; l'on n'aurait pas
assez de bras pour le récolter même d'un champ qui serait

grand comme mon mouchoir; et puis quel blé!... et quelle farine!... mes enfants! Mais je me butais à un mur, sauf le respect que je dois à la mémoire du bon Père Péan. Je puis bien vous dire cela aujourd'hui parce qu'il y a si longtemps, mais le Père Péan n'était pas toujours commode. Il me repoussait chaque fois que je venais lui parler de mon projet...

“Un printemps, je vis bien que la famine nous attendait pour l'automne. Il fallait à tout prix trouver un moyen de semer ailleurs que dans notre vieux champ bon tout au plus pour un pacage à moutons. Je ne voyais toujours que la terre grasse du fond de la Baie. Je ne pensais plus qu'à cela; j'en rêvais la nuit. Mes méditations du matin, ce printemps-là, je vous assure, ne durent pas être bien bonnes pour le ciel; je me surprénais à tout instant en train de labourer de la terre neuve... Un beau matin, je n'y tins plus et je résolus de faire un coup de tête. Dès qu'au petit jour, je fus levé, j'allai trouver deux petits sauvages que nous avions adoptés et qui m'aidaient aux divers travaux de la mission, et je leur dis: “Vous attelerez la jument et vous transporterez l'arrache-souche sur le grand chaland qui est ancré dans l'anse; vous embarquerez la Rouge et vous attendrez en vous cachant le plus possible.” Puis, quand je fus certain que mes petits sauvages avaient fait tout ce que je leur avais ordonné, j'allai résolument trouver le Père Péan qui lisait son bréviaire en se promenant devant la Maison. Pour la centième fois, je demandai au Père la permission d'aller faire un morceau de terre neuve à la Baie. Je tremblais de tous mes membres, mais ma voix était ferme. Je lui représentai que c'était pour nous empêcher de crever de faim à l'automne. Le Père paraissait encore de plus mauvaise humeur que de coutume et je pensai que je tombais bien mal. En effet, il se fâcha tout rouge. Il s'arrêta court, leva ses lunettes qu'il colla sur son front, me regarda fixement de ses yeux brillants et, d'une voix qui me fit trembler davantage, me cria: “Voulez-vous

bien me laisser la paix, vous! Allez donc cultiver l'Ungava si vous voulez, mais ne venez plus m'importuner avec vos utopies; vous me cassez la tête à la fin! Faites de la terre jusqu'à la Baie d'Hudson, si vous voulez, mais la paix!... la paix!..."

"Comme vous voyez, le Père me donnait une permission générale; du moins c'est ce que j'ai compris en toute conscience..."

Les auditeurs du Frère lancèrent un formidable éclat de rire. André Duval ralluma sa grosse pipe jaune et le marchand de Guigues lança dans le lac le bout de son cigare pendant que le gas au chandail rouge exécutait un pas de gigue simple sur le pont...

"Vous pensez," continua le Frère Moffet, "que je ne me fis pas répéter deux fois ce que le Père venait de me dire. Je courus rejoindre mes petits sauvages qui me sautèrent au cou quand je leur annonçai que nous allions faire de la terre au fond de la Baie. Tout était à point. J'avais aussi fait préparer les outils et des provisions pour plusieurs jours. Mais pour ces dernières, je comptais surtout sur la pêche et sur la chasse que mes petits Indiens aimaient à la folie. Nous filâmes, sans tarder, au large de la Baie, nous dirigeant vers le fond. Je disais à mes petits compagnons: "Ne regardez pas en arrière de peur que le Père ne change d'idée et nous rappelle..."

"Une heure après, mes enfants, nous étions arrivés et nous commençons, sans perdre une seule minute, à faire de la terre. Je vous assure que les arbres tomoaient drus. Pendant quatre jours la forêt retentit du bruit de nos haches frappant, des heures et des heures d'affilée, sur le tronc des pins et des bouleaux. Après nous mîmes en tas les branchages, les souches et les ferdoches, et nous les brûlâmes; pendant toute une journée, la fumée monta vers le ciel. Je ne sais pas ce que dit le Père Supérieur quand il la vit de la Pointe-de-la-Mission... Puis, nous attelâmes la Rouge à la charrue à

rouelles, et labourâmes le sol noir et plein de charbonnailles; enfin, un midi, par un beau soleil, je jetai dans ma terre neuve trois minots de beau blé, tout ce qui nous restait à la mission.

“Ça s’étend! . . . C’est terrible! . . . C’est un gros feu, effrayant!” cria soudain quelqu’un qui, à l’avant du bateau, n’avait pas cessé d’observer la fumée qui montait au nord-est.

Les passagers portèrent de nouveau leurs regards en avant, pleins d’inquiétude:

“Bonguinne! . . .”, fit Jean-Baptiste Morel, “on dirait, ma foi, que c’est tout proche de Ville-Marie!

—Non, c’est plutôt, je crois, à Lorrainville, répondit le marchand de Guigues.

—Et le bois qu’est si sec! fit remarquer André Duval . . . Pensez donc qu’il n’a pas mouillé depuis presque trois semaines.

—Vous m’parlez d’une jeune fumée! . . . s’exclama, d’un air plutôt amusé, le garçon au “sweater” rouge.

—Tout de même, fit le Frère Moffet, qui observait attentivement l’horizon, la fumée de mes premiers abatis à Ville-Marie me réjouissait plus que celle-là qui ne me dit rien de bon . . . Vrai, c’est inquiétant, avec cette sécheresse, et c’est à Ville-Marie, vous savez! . . .

Le capitaine de l’“Outaouais” alla donner l’ordre à l’homme des machines d’accélérer la marche du bateau, et chacun, tout en continuant d’observer la fumée, se remit à ses occupations. Le Frère Moffet, inquiet, mais faisant contre fortune bon cœur, ne voulant pas trop alarmer par son silence ceux qui l’observaient, continua:

“Le blé de la Baie, à l’automne, rapporta cent pour un, comme celui de l’Evangile; et ce ne fut pas la famine, chez nous. . .”

Mais comme si son cœur, à ce moment, eut été plus porté à la tristesse, Mayakisis donna un autre tour à son récit..

“Vous pensez bien, hein? les enfants, que nos misères n’étaient pas finies. Notre mission augmentait et nous

n'avions pas besoin que de blé. Parce que nous avions un morceau de terre neuve, les communications n'étaient pas devenues plus faciles. Pour le reste, il fallait se rendre à Matawa, l'été comme l'hiver. C'est moi qui étais chargé des voyages d'approvisionnement comme des soins de la culture. Dans la belle saison, en canot d'écorce, ça allait bien. Mais, en hiver, ah! mes pauvres enfants, ce que nous en avons mangé de la misère!... Vous n'avez pas idée de ça, vous autres, car on était loin alors, vous savez, de ces voyages plaisants sur l'"Outaouais" et de nos voitures à glace d'aujourd'hui bien couvertes en toile, trainées par plusieurs chevaux, et chauffées, s'ils vous plait!...

"Tenez, une fin d'hiver, je dus faire soixante-quinze milles—le trajet que fait, aujourd'hui, notre bateau—seul avec quelques bêtes à cornes que j'étais allé chercher à Matawa, à travers la forêt vierge, le long du Long Sault. Quand il était impossible de passer à travers les rochers et les arbres, je conduisais mes bêtes sur la glace du lac. Celle-ci enfonçait sous les pas de mes vaches. Il fallait faire des bouts à la nage, puis grimper sur des banquises. Je perdis dans l'eau mes provisions et celles de mes bêtes. . .

"Un soir, mes pauvres enfants, je me sentis parvenu aux dernières limites des forces humaines. Je n'avais pas mangé depuis vingt-quatre heures et mes bêtes non plus. Nous cheminions tantôt sur des banquises et tantôt nous nous jetions à la nage dans l'eau claire autour de nous. Aucun moyen de gagner terre à cause des rochers abrupts qui formaient les rives du lac. . . Tenez, c'est pas bien loin d'ici, en avant de nous; c'est comme une "passe". . . Mes pauvres bêtes ne pouvaient pas escalader ces "écores", vous pensez bien. La nuit nous avait pris tout à fait et je ne voyais pas deux pas en avant de moi. Les vaches s'arrêtaient quelquefois et beuglaient d'épouvanté, de faim et de froid, et mon cœur éclatait devant les souffrances de ces pauvres bêtes innocentes qui ne savaient pas pourquoi on les faisait tant

souffrir . . . A un moment, je m'aperçus que nous étions sur une banquise qui pouvait à peine nous porter. L'eau nous entourait. J'étais au milieu de mes vaches qui tremblaient avec de grands frissons et qui meuglaient. Je me pris à pleurer comme un enfant, caressant chacune de mes bêtes en lui demandant pardon . . . Où étions-nous? . . . Je n'en savais rien. La tempête mugissait autour de notre glaçon et il faisait noir à faire peur. Je sentis que c'était la fin. Je me couchai au milieu de mon troupeau pour mourir avec lui, et je recommandai mon âme à Dieu. Je sentais le courant entraîner notre banquise je ne sais où . . . Tout à coup, il y eut un choc violent. Le banc de glace avait, sans doute, frappé la terre. Je me levai et cherchai de toute la puissance de mes yeux à percer l'obscurité. O bonheur! la banquise avait heurté l'extrémité de la Pointe-de-la-Mission . . .

“J'étais bien content, allez! . . . Nous avons tant besoin d'animaux et surtout de vaches, à la Mission. Avec le blé de la Baie et les bêtes à cornes que j'amenais, nous étions assurés du pain et du lait. C'est la bonne et saine nourriture de ceux qui ne désirent pas plus . . .

“Mais, c'est terrible, le feu, là-bas, c'est terrible! . . .” s'exclama une voix de l'avant.

“ . . . Vous savez que plus tard”, continua le Frère Moffet, “les Oblats transportèrent la mission de la Pointe à la Baie où nous avons construit notre monastère. Ce fut la naissance de Ville-Marie, le commencement de notre beau pays du Témiscamingue . . . Huit belles paroisses, à présent, et de belles terres défrichées d'un bout à l'autre! . . .

“Non, mais, c'est effrayant! . . .” cria une autre voie . . .

“ . . . Des clochers se dressent partout dans la plaine,” fit encore la voix vibrante de Mayakisis. “Qui eut dit cela, mon Dieu! voilà cinquante ans quand, tout jeune, j'abattais, avec mes deux petits sauvages, les premiers pins de la Baie . . . Qui eut dit cela, hein, Morel? quand ton père, ton brave père, l'un des premiers qui sont venus se tailler une terre dans

les nouveaux cantons du Témiscamingue est arrivé au fond de la baie comme j'y étais venu moi-même, un peu auparavant, dans un vieux chaland? . . . Toi, tu étais alors pas plus haut qu'un de mes petits sauvages. . . Et maintenant, ta terre est toute faite. . . Ah! ces terres-là, ces bonnes terres de Ville-Marie, de Guigues, de Lorrainville, de Fabre, gardez-les bien, mes enfants; elles sont bien à vous! Trop de sacrifices faits par vos parents les ont payées. Gardez leur âme où s'incarne celle de vos pères! . . . Je vous le dis, mes enfants ne permettez pas aux étrangers de s'emparer de vos terres! . . .

“C'est épouvantable! . . .” crièrent plusieurs voix.

Un homme s'exclama accourant vers le groupe où se trouvait le Frère: “On dirait tout le Témiscamingue en feu!”

L'“Outaouais” filait depuis quelques temps à une allure vertigineuse. Il venait de doubler un coteau boisé offrant des saillies brusques de bois épais percés de mamelons crevassés et, tout-à-coup, apparut à l'avant, tout près, la Pointe-de-la-Mission. On eut dit que le bateau allait en frapper l'extrémité comme, autrefois, la banquise du Frère Moffet. Mais il la doubla gracieusement, d'une courbe habile que lui fit décrire le capitaine qui était à la roue. Au passage, l'on entrevit, au milieu de la pointe, une modeste maison de bois blanchie à la chaux, quelques minimes dépendances à demi en ruines, un jardin couvert de plantain et de touffes d'herbes Saint-Jean, un petit cimetière parsemé de croix de bois, le tout respirant le calme profond et la pleine tranquillité d'un cloître. C'était l'ancienne Mission. Mayakisis, ému, leva son large chapeau et ses amis firent de même. . .

Le bateau s'engagea dans la baie. L'on s'attendait à voir, au fond, Ville-Marie. L'on ne vit rien..... Tout disparaissait derrière un large et épais rideau de fumée noire.

QUESTION DE PÉDAGOGIE

- Une ère nouvelle -

Par
ARSENE PAQUIN,
Inspecteur
d'écoles

Le Parlement provincial, à sa dernière session, a inclus dans les statuts le nouveau programme d'études des écoles primaires élémentaires et complémentaires.

Le lieutenant gouverneur en conseil vient de proclamer que ce programme remodelé sera suivi, dans toutes les écoles catholiques, sous contrôle, en septembre 1923.

Si, à bien des profanes, l'importance primordiale d'un programme d'études échappe à leur esprit d'observation, il faut reconnaître que, depuis quelques années, les membres du Comité catholique, de même que nos gouvernants, les officiers du département de l'Instruction publique, le personnel enseignant, nombre de pères de familles, constataient que le programme actuel ne répondait plus aux exigences modernes. Les plus avertis montrèrent le mal dans sa racine. Des polémiques sérieuses, tant par le nombre, par la qualité des idées exprimées, que par la renommée et la compétence des auteurs qui y prirent part, s'engagèrent. Bref, l'opinion publique était mise en éveil. En cette circonstance, si grave de conséquences pour l'avenir de l'instruction et de l'éducation de notre nationalité, le Comité catholique, par sa sage prudence, a prouvé, une fois de plus, sa raison d'être. Après une étude sérieuse et prolongée de la question, il favorisa la refonte du programme. Des sous-comités d'études furent formés, des rapporteurs nommés et l'on fit appel à toutes les sommités dans le domaine de la pédagogie, en cette Province. Des projets s'élaborèrent. Bientôt, de la discussion jaillit la lumière. Un nouveau programme était né. Une nouvelle orientation allait être donnée à l'instruction et à l'éducation de nos enfants.

Admettant que tout travail humain est perfectible et que l'art est difficile, il faut tout de même reconnaître que ce nouveau programme d'études est très bien accueilli par tous les groupes qui s'intéressent au mouvement éducatif.

L'ère nouvelle s'ouvre donc sous d'heureux augures. Accordons au nouveau programme notre confiance et notre sollicitude. Qu'un concert unanime de reconnaissance aille à ceux qui ont pris une part active à la préparation et à la rédaction de ce règlement, destiné à orienter l'avenir de notre province vers des horizons plus vastes. Ils ont bien mérité de la patrie, ceux-là.

Ce nouveau programme divise les écoles catholiques de la Province en (1) *écoles primaires élémentaires* et (2) *écoles primaires complémentaires*.

1.—ÉCOLES PRIMAIRES ÉLÉMENTAIRES

Les *écoles primaires élémentaires* comprendront les cours suivants, savoir: *Cours préparatoire, inférieur, moyen, supérieur*.

Le *cours préparatoire*, son nom l'indique, est destiné aux tout petits enfants de 5 et de 6 ans. Tous les jeunes ne devront pas passer nécessairement par ce cours. Personne n'ignore qu'un grand nombre de familles, et cela à leur louange, préfèrent garder à la maison ces bambins, qui ont tant besoin de liberté, d'air, de soins vigilants et constants de la part de la mère. Ces enfants reçoivent au foyer les premières notions de religion, de lecture, d'écriture, de calcul. Ils font donc, chez eux, leur cours préparatoire. A leur arrivée à l'école, ils entreront, non pas en ce cours préparatoire, mais bien au cours inférieur.

Le *cours inférieur* qui, de fait, est le premier cours du nouveau programme, comprend deux ans d'études, 1^e et 2^e années. Au sortir de ce cours, les élèves pourront lire assez bien et écrire ce qu'ils lisent; en calcul, ils connaîtront les qua-

tre opérations simples; ils auront des notions fondamentales sur la religion. La moyenne d'âge des élèves de ce cours est de 7 à 9 ans.

Du cours inférieur l'élève passera au *cours moyen*, lequel comprend, lui aussi, deux ans d'études: 3e et 4e années. Au sortir de ce cours, les élèves posséderont des connaissances générales sur la religion, les éléments de la langue française et de la langue anglaise; en calcul, les quatre opérations simples, les fractions et des problèmes y correspondant. Ils seront initiés, en ces deux années, à la rédaction d'une lettre, d'un reçu, d'un billet, etc. La moyenne d'âge des élèves de ce cours est de 9 à 12 ans.

Puis viendra le *cours supérieur*, comprenant également deux ans d'études: 5e et 6e années. Pendant ces deux années, les élèves compléteront leurs connaissances élémentaires sur le catéchisme et les prières. Ils verront la syntaxe française et anglaise. Ils se perfectionneront en rédaction et en composition. En arithmétique, ils verront le pourcentage, le mesurage, les éléments de la comptabilité, les formules commerciales, etc. La moyenne d'âge des élèves de ce cours est de 12 à 15 ans.

Les matières d'enseignement pour ces écoles élémentaires se divisent en *matières essentielles*, *accessoires* et *facultatives*.

Les *matières essentielles* sont: l'instruction religieuse et la morale, la langue maternelle, les mathématiques et l'histoire du Canada. Les *matières accessoires* sont: la géographie le dessin, l'agriculture, la langue anglaise, l'hygiène, et les bienséances. Les *matières facultatives* sont: le chant et la gymnastique. Pour les écoles de garçons, les travaux manuels. Pour les écoles de filles, l'enseignement ménager.

Voilà les grandes lignes du programme d'études des écoles primaires élémentaires.

Passons à celui des écoles primaires complémentaires. Ces études remplaceront ce que nous appelons aujourd'hui

les écoles académiques. Le nouveau programme, comme l'ancien, comprend deux ans : 7e et 8e années.

2.—ÉCOLES COMPLÉMENTAIRES

Le nouveau programme des *écoles complémentaires* a été conçu et rédigé de manière à rencontrer toutes les exigences du milieu où ces écoles seront en opération. Il comprend les sections suivantes : commerciale, industrielle, agricole, ménagère. Ces matières de l'enseignement de ces deux années d'études sont divisées comme suit :

A.—Matières communes invariables. Ces premières matières devront s'enseigner dans chacune des quatre sections ci-haut nommées. Ce sont : l'instruction religieuse et la morale, la langue française, l'histoire nationale et la géographie.

B.—Les matières communes variables, suivant les exigences du milieu, sont : la langue anglaise, les mathématiques, la physique, le dessin, les bienséances, l'hygiène.

C.—Les matières spéciales sont, pour les sections commerciales et industrielles : le droit commercial, la sténographie, la dactylographie, la technologie industrielle, le dessin technique, les travaux manuels. Pour les sections agricoles et ménagères : l'agriculture, la botanique, l'économie rurale, la zoologie, la chimie agricole, la comptabilité agricole, le mesurage, la tenue de la maison, l'art culinaire, l'horticulture, l'aviculture, l'apiculture, les travaux pratiques. La moyenne d'âge des élèves de ces cours est de 15 à 18 ans.

Pour couronner les études de ces deux programmes, fixer un but aux étudiants, établir un barème de connaissances, il sera décerné un certificat d'études après examen uniforme pour chaque catégorie d'écoles respectives, aux élèves y ayant droit. A ces certificats seront attachées certaines prérogatives rendant leur obtention plus désirable. Ces

certificats d'études créeront un lien entre les écoles primaires et les écoles moyennes d'agriculture, les écoles techniques, les écoles normales, les écoles commerciales et le cours classique.

Ayant élevé le niveau des études de l'école primaire élémentaire, il fallait songer à élever dans la même proportion la somme des connaissances exigibles pour l'octroi du brevet élémentaire. Ce diplôme disparaît de fait mais pas de nom. A l'avenir, pour obtenir un *brevet d'école élémentaire*, les aspirants devront posséder les connaissances exigées aujourd'hui pour l'obtention de brevet modèle. Et pour le brevet *d'écoles primaires complémentaires*, les connaissances du brevet académique d'aujourd'hui. Le niveau de l'instruction des titulaires des écoles primaires élémentaires sera donc augmenté d'au moins 50%. C'est à noter, car jamais les institutrices de nos enfants ne seront trop instruites. Telle institutrice, telle école, suivant l'axiome: on ne donne que ce que l'on a. Ce relèvement du niveau de compétence du personnel enseignant dans les écoles sous contrôle suffit à lui seul pour attirer au nouveau programme les plus grandes sympathies. En effet, là est le point capital. Voulons-nous avoir des écoles vraiment efficaces, mettons à leur tête des institutrices compétentes. Mgr Dupanloup, pour ne citer sur ce point qu'une seule autorité, dit: "Il ne peut, il ne pourra jamais se trouver dans une âme trop de vertus et dans une intelligence trop de savoir pour remplir dignement la tâche d'institutrice."

Voilà les grandes lignes de ce nouveau programme des écoles primaires élémentaires et complémentaires. Pénétrons maintenant à l'intérieur de l'édifice; étudions-en les détails; voyons-en le but, la portée et tâchons d'en saisir l'esprit. L'esprit vivifie, la lettre tue, dit le proverbe.

L'école *primaire élémentaire* de demain réunira ce qu'aujourd'hui nous désignons sous les appellations *d'école élé-*

mentaire et d'école modèle. Ce fusionnement devrait produire d'heureux résultats. Jusqu'ici chaque commission scolaire de campagne ne pouvait posséder que deux écoles modèles dans ses limites territoriales : une pour les garçons, l'autre pour les filles. L'école modèle des garçons est généralement située au village. Tous les garçons de la municipalité, qui ont terminé, à l'école de leur rang, leur 4^e année, peuvent fréquenter les cours de l'école modèle du village. Mais comme tout le monde dans nos grandes paroisses, ne peut se trouver à proximité du village et que, d'autre part, l'école modèle des garçons n'est pas un pensionnat, il arrive, en pratique, à quelques exceptions près, que seuls les élèves du village profitent de ces cours. La majorité des autres petits garçons des écoles des rangs sont par la nature même de cet état de choses, jetés prématurément hors de l'école. Le nouveau programme remédie à cet inconvénient. Il est bon de remarquer que ce changement ne constitue pas une réforme absolue mais une amélioration du système actuel. Toujours améliorer, ne jamais détruire, semble être la politique sage adoptée par le Comité catholique. L'école modèle des filles est également située au village. La grande majorité de ces écoles est sous le contrôle de communautés religieuses, et la plupart du temps indépendantes. C'est le couvent de la paroisse, le pensionnat. Les jeunes filles ont l'avantage d'y faire soit un cours modèle, soit un cours académique. Elles sortent de ces foyers d'éducation avec un diplôme d'école élémentaire, modèle ou académique. Elles connaissent les arts d'utilité et d'agrément. Elles sont vertueuses, éduquées, instruites. Bref, formation complète. La bonne majorité des jeunes filles de la paroisse passent par le couvent. Voilà la situation dans 80% de nos grandes paroisses. Les filles sont instruites, éduquées; les garçons le sont moins. Le niveau des études des garçons étant inférieur à celui des filles, qu'arrive-t-il? Il arrive que ces gar-

çons, pour la plupart, fils de cultivateurs, d'artisans, jetés prématurément hors de l'école, avec des connaissances trop superficielles et à un âge où la mobilité de l'esprit ne permet pas aux impressions reçues de jeter en eux de profondes racines, il arrive, dis-je, qu'après quelques années, ayant cessé toute lecture, toute étude, ils se retrouvent à 20, 25 ans, à peu près ignorants. De plus les élèves de l'école modèle du village, ayant reçu une formation à base commerciale, sont presque toujours perdus pour la campagne. Ils vont grossir le nombre des commis des villes. Voilà pour les garçons. Chez les filles, mêmes constatations. Ou elle restera fille plutôt que de s'unir à un cultivateur ignorant, ou elle quittera la famille pour aller, elle aussi, s'engager dans les bureaux ou les magasins de la ville voisine. S'il arrive qu'elle se décide à marier un bon cultivateur, comme elle n'est pas préparée, par son éducation, à jouer le rôle de fermière, où il y a tant à faire et là où il faut une préparation spéciale, elle se décourage, déprime son homme, et, après quelques années, la terre se vend. Une famille de plus est déracinée du milieu où elle aurait dû vivre heureuse et prospère, et elle est jetée sur le pavé des grandes cités pour son malheur et celui de ses descendants, dans bien des cas, trop nombreux malheureusement.

Loin de moi ici l'idée de vouloir critiquer nos couvents de campagne. Nos jeunes filles ne sont pas trop vertueuses, ni trop instruites, ni trop éduquées. Ce sont nos garçons qui ne le sont pas assez. Voilà! C'est cette lacune que le Comité catholique a voulu combler en simplifiant et en élevant le programme de l'école élémentaire. En effet, n'est-il pas rationnel que l'éducation et l'instruction de nos garçons et de nos filles des campagnes soient sur un même niveau et orientées vers un même but: l'agriculture?

Une ère nouvelle s'ouvre donc pour notre Province; le nouveau programme d'études mettra à la portée de tous les

enfants de nos 5500 écoles, les connaissances nécessaires, indispensables à tout homme dans la vie. Le but des auteurs du programme est visible: retenir les petits garçons de la campagne à l'école jusqu'à 14 ou 15 ans, au moins; les mettre en état de pouvoir compléter les éléments puisés à cette précieuse source, soit par des études personnelles, soit par l'étude d'une des spécialités qui font suite à l'école primaire.

L'ancien programme a eu son mérite. Lorsqu'il a été préparé, il fallait, à ce moment, assurer l'avenir matériel, économique de notre population. Notre Province s'est développée depuis; nos villes ont pris une extension considérable; et nos campagnes se dépeuplent. L'ancien programme a vécu sa vie; le nouveau arrive à son heure. L'ancien programme à base commerciale a favorisé le développement du commerce et de l'industrie. Le nouveau, avec ses sections commerciales et industrielles, pour les villes; agricoles et ménagères, pour les campagnes, assure à chaque groupe de notre population scolaire l'orientation qui lui convient naturellement. Il était irrationnel que l'enfant des campagnes reçût à tous les degrés de son cours d'études, les mêmes connaissances que l'enfant des villes.

Je ne crois pas qu'aucune mesure ait été adoptée, en cette Province, depuis quelques années, favorisant plus le développement de l'instruction et même de l'agriculture, que la mise à exécution du nouveau programme d'études.

Je le répète, une ère nouvelle s'ouvre pour notre Province: l'enseignement primaire est dans la voie du progrès. Les généreux octrois à l'enseignement secondaire vont permettre la formation de professeurs de carrière. L'enseignement supérieur n'a pas été oublié non plus. Nos universités ont puisé largement dans le coffre du Secrétaire provincial. Ce dernier n'a pas voulu s'arrêter en si bonne voie; l'octroi de bourses pour élèves qui sont envoyés aux universités

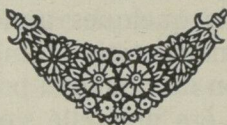
de l'Europe, afin de favoriser la création en cette Province d'une élite intellectuelle; la fondation d'écoles de Beaux-Arts à Québec et à Montréal; les prix octroyés pour la littérature; l'établissement d'une commission de conservation des monuments historiques, voilà des actes qui révèlent l'élévation des sentiments de leur auteur.

Ces innovations heureuses, pour notre Province, ouvrent donc, je le répète, une ère nouvelle. Les hommes passent, mais les œuvres demeurent pour le bonheur et la gloire du peuple qui les possède. Celles qui s'édifient présentement seront, demain, les plus beaux fleurons de la couronne des gouvernants d'aujourd'hui.

ARSÈNE PAQUIN,

Insp. d'écoles.

Joliette, août 1922.



CAUSERIE LITTÉRAIRE

PAR JUSTIN

NOUVELLE ÉCOLE

Il y a chez nous des lettrés qui prétendent que nous avons et avons eu depuis assez longtemps déjà une littérature canadienne-française nationale. D'autres se scandalisent de cette prétention, ne veulent reconnaître ici que la littérature française, et ils s'affubleront des vieilles défroques de toutes sortes de gens-de-lettres français plutôt que de revêtir l'étoffe du pays.

De là, deux partis, deux écoles que nous appellerons les "régionalistes canadiens-français" et les "exotiques".

Les premiers sont d'assez bonne composition; assez réservés encore dans l'étalage de leurs idées et leur manière d'écrire; ils cherchent surtout dans l'histoire et le paysage canadiens leurs sujets d'inspiration.

Les autres sont impérieux, moqueurs, posent au magister, traitent haut la main les questions, toutes les questions de littérature, et, comme M. Dolobelle, n'entendent aucunement renoncer,—ne disons pas à leur théâtre, puisqu'ils n'auront jamais été que d'assez pauvres folliculaires,—mais à l'opulent héritage de la littérature de France, qu'ils veulent recueillir sans invoquer aucun "bénéfice d'inventaire".

Et quand nous disons la littérature de France, certes, il faut encore s'entendre. Ne leur parlez plus, hein! des vieilleries du XVII^e et du XVIII^e siècle. Vous n'allez pas croire qu'ils en sont encore à leur pacotille de collège.

—Qui sont ceux-là, enfin?

Ne vous impatientez pas; ceux-là, on peut les classer en trois catégories: 1^o Ceux qui sont allés en France; 2^o Ceux qui ont forte envie d'y aller; 3^o Ceux qui s'imaginent y être allés.

N'oublions pas que nous parlons ici de nos livresques

et nos poseurs littéraires qui se font dédaigneux et prétentieux, comme nous le verrons plus tard.

Avec ceux-là, il faut tenir compte du progrès, du parler des stylistes, des vrais stylistes: Verlaine, Beaudelaire, Guy de Maupassant, Flaubert, ah! Flaubert! Rodenbach, monsieur, Rodenbach!

Et ne faites pas les mijaurées; il n'y a que ça!

De là, on passe, n'est-ce pas, au réalisme, au décadentisme, au symbolisme, en attendant de suivre la mode et le mouvement qui conduiront insensiblement au sincérisme, à l'unanimité, à l'intensisme, et probablement enfin à l'insanisme, pour beaucoup de ces chefs d'écoles et leurs adeptes les plus sincères.

C'est l'art contemporain, le grand art, on nous le dit. On cultive l'art pour l'art. Peu importent les exigences manifestes de la raison, si l'emblématique le permet. Peu importent les restrictions et les délicatesses imposées par la morale et la propriété dans la peinture des tableaux ou l'expression des pensées, quand le réalisme le veut ainsi. S'il y en a tout de même qui croient que plus la peinture d'un fumier est réelle, plus ça doit être dégoûtant comme un fumier, ceux-là n'entendent rien à l'art et au réalisme dans l'art. Quand l'idée impure flotte dans une littérature, comme l'immondice sur une eau d'ailleurs apparemment limpide, s'il y en a pourtant qui ont encore la délicatesse de ne pas vouloir s'abreuver à longs traits de cette eau-là, eh! bien, ces pauvres gens ne seront que des arriérés et des crétins. Voilà!

Or, pour savoir d'abord où nous allons, et ensuite où nous en sommes, puisons amplement, si vous le voulez bien, dans les richesses déjà acquises de l'art contemporain.

LE SYMBOLISTE, du 7 octobre 1886, nous donnait cette jolie description, — vous en êtes prévenus, — du boulevard des Italiens, à Paris:—

“Sous le poids de ciels aplanés, aux véhémentes clartés de lampadaires, monstrueuses et bigles, les maisons bordent

la rue. Au trot clopé des hongres et de cavales pies, les roues de véhicules se tarrabalent; ça, les piboles sonnent les sauts enluminés des bouffons; là, les bouches équivoques de glabres marmoneux clament la vertu des babides. En longue talare, corps torts, mentons pelus de deux coudées ou squirreux, ou ponacre, des gentlemen... Et, cauquemarres séculiers épris d'arbres amphicurtes, brelandiers, aux phalanges expertes, scribes de mal talents perturbés, trafiqueurs de décrétales politiques, agioteurs au trébuchet, clerks affineurs, natatoires sires, livrelofes du canton de Vaud, tondeurs d'ânes, guérisseurs de fièvres cartes sur l'heure, sous la clarté véhémence des lampadaires, par miles bigles et monstrueuses architectures, aux morsures superflues de maliornes Ténites s'abreuvent" !!!

"La plupart de nos œuvres," dira M. Paul Adam, "seront accessibles aux lettrés; les autres, les préférés, celles du grand art, seront écrites pour les dilettanti compréhensifs que ne terrifiera point l'originalité de l'emblématique, et qui, afin de multiplier leurs sensations,—la joie sublime, s'occuperont à sonder et à percevoir toutes les richesses du symbole."

"Du reste, les vrais décadents", dira-t-il encore, "sont les classiques au parler si pauvre, dénué de toute puissance sensitive. Les gens des XVII et XVIII siècles ne dépassèrent pas en talent le bon journaliste. Il faut excepter l'Esther de Racine, Saint Simon et La Bruyère; le reste ne vaut guère lecture!"

C'est dit, et crânement dit.

Si vous êtes *dilettante, compréhensif*, vous nous saurez gré de multiplier encore vos sensations et votre joie, en vous faisant connaître quelque chose de la manière de M. Stéphane Mallarmé. Ce maître est dans une voiture de chemin de fer sortant de la ville. Il rêve. Le cri d'un fonctionnaire à la portière du compartiment qu'il occupe, le rappelle à la réalité des choses. Et il narre et décrit comme, certes, on n'aurait jamais su narrer ni décrire au XVII siècle.

“La gloire! je ne la sus qu’hier, irréfragable, et rien ne m’intéressera d’appelé par quelqu’un ainsi.

“Cent affiches s’assimilant l’or incompris des jours, trahison de la lettre, ont fui, comme à tous confins de la ville, mes yeux auras de l’horizon par un départ sur le rail trainé, avant de se recueillir dans l’abtruse fierté que donne une approche de forêt en son temps d’apothéose.

“Si discord parmi l’exaltation de l’heure, un cri faussa ce nom, comme pour déployer la continuité de cimes tard évanouies: Fontainebleau, que je pensai la glace du compartiment violentée du poing, aussi étreindre à la gorge l’interrupteur: Tais-toi, ne divulgue pas, du fait d’un aboi indifférent, l’ombre ici insinuée dans mon esprit, aux portières de wagons battant sous un vent inspiré et égalitaire, les touristes omniprésents vomis. Une quiétude menteuse de riches bois suspend alentour quelque extraordinaire état d’illusion, que me réponds-tu? Qu’ils ont, les voyageurs, pour la gare aujourd’hui quitté la capitale, bon employé, vociférateur par devoir, et dont je n’attends, loin d’accaparer une ivresse à tous départie par les libéralités conjointes de la nature et de l’état, rien qu’un silence prolongé, le temps de m’exiler de la légation urbaine vers l’extatique torpeur de ces feuillages là-bas trop immobilisés pour qu’une crise ne les éparpille bientôt dans l’air; voici, sans attenter à ton intégrité, tiens, une monnaie.

“Un uniforme inattentif m’invitant vers quelque barrière, je remets, sans dire un mot, au lieu du suborneur métal mon billet.”

Après quoi, M. Anatole Baju n’a-t-il pas raison de se gourmer et de dire:

“Nous avons l’orgueil d’avoir vu notre tentative circonscrite au monde intellectuel, d’avoir plané si haut que le reste de l’humanité—qui ne nous a pas compris, n’a guère pu que nous apercevoir.

“Parallèlement aux deux maîtres Paul Verlaine et Jules

Barbey d'Aurévilly, plane Maurice Du Plessys dans les hautes régions de l'art contemporain. Jeune, et quasiment dénué de toutes productions, il n'en est pas moins une sorte d'Atlas portant sur ses épaules le ciel tempêteux du monde décadent.

“Comme Socrate, il n'a rien écrit, mais comme Socrate, il a pensé. Sa collaboration se réduit à trois ou quatre articles d'esthétique ou pièces de vers. IL aurait voulu produire davantage, mais son incurable mépris de l'écriture l'empêchait de prendre la plume.”

Et n'y a-t-il pas, comme cela, chez nous, quelques Du Plessys qui n'attendent pas d'avoir rien produit pour prôner l'art pour l'art, l'art contemporain, l'art exotique, en se moquant pour cela de nos régionalistes ?

Moquez-vous autant que vous le voudrez de *la grande charrette* et de *la jument grise*, de la danse autour de l'érable et des clairs soleils dans nos blés d'or. Nous sommes loin de 1880 et loin aussi des pontifes de l'art contemporain. Il nous restera, sans vous, assez de gens pour rire à leur tour des poèteaux et des rimailleurs poussifs, à l'inspiration morbide ou nulle, qui croient nous humilier d'abord, et nous intéresser ensuite à leur mélancolie de commande, en faisant la lippe sous tous les quartiers de la lune; qui posent à l'incompris en restant surtout incompréhensibles; qui chantent leurs névroses ou leurs passions, et qui voudraient rimer éperdument leurs doutes et leurs remords de conscience.

D'un autre côté aussi, et dans un autre ordre d'idées, extasiez-vous, puisque cela vous amuse, devant les faux brillants d'un paon d'émail, et laissez-nous simplement admirer, à son naturel, puisque nous le voulons bien comme tant d'autres encore, la beauté de l'oiseau lui-même, vivant dans nos basses cours.

Encore que par ailleurs vous le trouviez stupide aussi lui, il offre cela de bon de n'être pas du moins qu'un prétentieux mensonge.

JUSTIN.

- Les Chevaliers du Terroir -



S. H. le Lieutenant Gouverneur, sir Charles Fitzpatrick, décorant de la Médaille d'Or du Mérite Agricole, le 7 septembre 1922, M. Méric Ste-Marie, de Moe's River, comté de Compton.

PARMI les profanes en agriculture, et on estime qu'ils sont nombreux, surtout chez les citoyens, combien y en a-t-il qui connaissent l'existence d'un ordre de distinction, aussi grand qu'il est officiel, et qui a pour nom Le Mérite Agricole ? Et voilà pourtant plus de trente ans que cette institution a été fondée, dans le but d'encourager les agriculteurs et de glorifier la carrière agricole, par ce grand patriote dont l'histoire se complait à signaler les gestes éloquentes et féconds, Honoré Mercier, ancien premier ministre de la province de Québec.

C'est en 1899 qu'à ce sujet l'éloquence du geste s'exerça à la session de la législature de Québec et c'est en 1890, par le premier concours, qu'il témoigna de sa fécondité.

Les honneurs de l'Ordre du Mérite Agricole ne s'acquièrent que de haute lutte par un concours annuel et alternatif dans les cinq régions qui forment le cycle provincial. Il y a quatre degrés dans cet ordre: Les Diplômés, les Lauréats de la Médaille de Bronze, les Lauréats de la Médaille d'Argent, les Lauréats de la Médaille d'Or. Ces Diplômés ou ces Lauréats doivent leur titre d'honneur et de gloire non pas à des influences occultes, politiques ou autres, mais exclusivement à leur mérite réel et selon l'appréciation que fait de leur ferme un jury expérimenté dont on ne

saurait contester la haute compétence.

Le Mérite Agricole, inauguré en 1890, célébrait en 1915 le 25^{ème} anniversaire de sa fondation et c'est à l'Exposition Provinciale de Québec qu'eut lieu cette renaissance d'une institution qui déclinait.

Le 1^{er} septembre 1915 sera une date à jamais mémorable dans l'histoire de l'agriculture en cette Province. Ce jour-là de grandes et inoubliables démons-

trations eurent lieu, auxquelles participèrent les plus hautes personnalités officielles et civiles de la Province et plus de 400 Lauréats survivants. A cette occasion, les Lauréats érigèrent eux-mêmes au Parc de l'Exposition de Québec un imposant mâd d'honneur pour commémorer cette célébration.

"Cette célébration, disait l'honorable M. Caron, ministre de l'Agriculture, a fait époque dans nos annales. Elle marque un point important de notre progrès agricole. J'espère, ajoute-il, que ce beau mouvement se continuera et que l'ordre du Mérite Agricole enrégistera chaque année un nombre toujours grandissant de nouveaux Chevaliers de l'Agriculture."

Les faits ont splendidement répondu à cet espoir. Les concours de 1916, 1917, 1918, 1919, 1920, 1921 et la célébration solennelle et annuelle à l'Exposition Provinciale de Québec, ont consacré cette renaissance agricole. Au cours de cette période 447 concurrents ont été proclamés Lauréats alors qu'au cours du cycle précédent il n'y en avait eu que 161. Il est donc établi que depuis 1915, cette institution officielle a pris un essor merveilleux.

Après l'érection du mâd d'honneur commémoratif il fallait bien le couronner. En 1916 on inaugura le drapeau officiel de l'Ordre, de même que l'hymne à cette nouvelle gloire. Ainsi se constitua, d'une façon St-Stanislas, comté de Champlain.

Et depuis 1915, invariablement, le clou de l'Exposition Provinciale de Québec, chaque année, au point de vue pratique, solennel et social, c'est la fête du Mérite Agricole; elle est marquée au coin de la plus grande dignité et de la plus haute



L'hon. M. J.-Ed. Caron, ministre de l'Agriculture, décorant de la rosette du Mérite Agricole, le 7 septembre 1921, M. I.-J.-A. Marsan, de l'Assomption, un vétéran parmi les champions de nos progrès agricoles.

plus précise et plus complète, cette noblesse de l'agriculture que l'on appelle tout naturellement la "chevalerie du terroir."

En 1917, un membre du clergé catholique, l'abbé L.-F. Côté, curé de St-Alexis-de-Matapédia, était au nombre des plus glorieux concurrents et en 1918 apparaissait sur la liste des aspirants à la médaille d'or du Mérite Agricole le nom d'un Ministre de la Couronne, l'hon. M. J.-A. Tessier, de la Pointe-du-Lac. La même année également, parmi les aspirants à la Médaille d'argent figuraient deux braves canadiens, Madame Jos. Lamy, de Yamachiche, comté de St-Maurice, et Madame Eugène Bernier, de

signification. Une brise de patriotisme intense souffle dans les plis du nouveau drapeau qui exclusivement, ce jour-là, domine au sommet du mât d'honneur et inspire toutes les pensées et toutes les aspirations de la glorieuse journée.

Les sommités civiles se font un devoir d'être de la fête. En 1915, c'était le lieutenant gouverneur, sir Pierre Evariste Leblanc, qui présidait à la célébration du 25^{ème} anniversaire de la fondation du Mérite Agricole. Son successeur, sir Charles Fitzpatrick, croirait manquer à son devoir s'il omettait de rencontrer, en cette circonstance, ses grands amis du terroir, et dont il se réclame si fièrement. Sir Lomer en était et son successeur l'honorable M. Taschereau, premier ministre, est resté fidèle à la tradition. Mais invariablement le plus empressé, le plus assidu et non le moins heureux, c'est le grand chevalier de l'Ordre du Mérite Agricole, le ministre provincial de l'Agriculture, l'honorable M. J.-Ed. Caron.

Il est à souhaiter que cette heureuse et magnifique tradition se maintienne et se développe, et que toutes les sommités sociales se donnent rendez-vous à l'occasion de l'Exposition Provinciale pour honorer ceux qui ont la sauvegarde immédiate de notre patrimoine national, qui s'en rendent particulièrement dignes et que nous avons raison comme nous sommes fiers de les appeler: les Chevaliers du Terroir.

Ainsi se réalisera le vœu que formulait le fondateur de cette noble institution unique en Amérique:

"Le Mérite Agricole n'est pas l'œuvre d'un jour, mais c'est une œuvre permanente que nous confions à ceux qui viendront après nous".

GEORGES MORISSET.





Le deuxième numéro de la *Vie Forestière et Rurale* nous est arrivé, au commencement du mois, rempli d'articles du plus haut intérêt concernant la campagne et la forêt. Nous avons remarqué, entre autres, un article de M. Geo. Maheux, entomologiste, sur "les gros gibiers de nos bois." et dans lequel l'auteur traite de la nécessité de la forêt pour le gibier: nos gros gibiers ont besoin de protection et la forêt est leur demeure naturelle; la forêt est pour eux plus et mieux que la maison pour l'homme. Si l'on veut protéger notre faune, gardons sa demeure.

A remarquer aussi deux articles instructifs de M. Avila Bédard, directeur de cette revue: "Le brûlage des déchets forestiers dans le défrichement" et "En lisant les voyages de Champlain", ce dernier tout particulièrement intéressant; une poésie de notre poète lauréat Alphonse Desilets: "Le bois de mon pays", extrait de *Dans la brise du terroir* actuellement sous presse; une colonne de jurisprudence forestière et agraire par un expert en la matière, M. Charles Darveau, avocat; un article sur l'industrie hutiérière, par Henri des Hazards, et un autre sur la cueillette des fruits, par Louis Heppel. Et que d'autres articles et articulets, tous également intéressants, qui font de la *Vie Forestière et Rurale* une revue qui s'imposera très vite à l'attention de notre monde intellectuel.

* * *

Après quelques mois de léthargie, qui nous était pénible, la *Bonne Fermière* nous est revenue et nous l'avons revue avec grande joie. Elle nous a apporté, en juillet, une brassée de toutes sortes de bonnes choses fleurant bon les champs déjà en pleine maturité.

La *Bonne Fermière*, sous l'aimable direction de Madame Alphonse Desilets, traite un peu de tout ce qui intéresse nos paysannes: de l'agriculture féminine: gazon, fleurs, légumes; de l'économie domestique. L'on y entend les échos des nombreux cercles de jeunes fermières de la province et l'on y donne un choix jaloux de jolies "lectures au salon".

Bref! la *Bonne Fermière* continue d'accomplir sa belle œuvre d'attacher les femmes et les jeunes filles des cultivateurs à la terre qu'elle cherche à rendre toujours de plus en plus agréable et généreuse.

* * *

L'Annuaire de Chicoutimi, qui vient de paraître dans la cité appelée la Reine du Nord, est un livre fort utile aux hommes d'affaires et très intéressant pour ceux qui veulent connaître leur pays. Il est à souhaiter que l'initiative de Chicoutimi soit suivie un peu partout afin que les Canadiens apprennent à mieux connaître les ressources en hommes et en choses de leur djstrjct.

A part les renseignements descriptifs et historiques sur une région jeune et déjà très prospère, *L'Annuaire de Chicoutimi* contient, dans une partie intitulée "Voix Régionales", toute une série d'articles traitant des sujets d'intérêts vital pour les Canadiens français. C'est un livre qui mérite certainement d'être lu.

Nous voudrions voir publier un tel recueil dans toutes nos petites villes québécoises. Quelle mine de renseignements seraient ces publications! Que de fois avons-nous besoin d'un détail: une adresse, un fait, une date, un nom concernant telle région; il faut alors écrire, à qui? on ne sait, ou bien consulter des liasses de journaux, des masses de documents, perdre ainsi du temps et ne pas toujours être très chanceux dans nos recherches. Un annuaire comme celui de Chicoutimi tranche toutes ces difficultés. Quelques pages à tourner et l'on trouve aussitôt ce que l'on cherchait.....et bien d'autres choses encore.

Il y a des gens d'heureuse initiative à Chicoutimi et, en particulier, les éditeurs de cet annuaire qui en quelques 200 pages ont su condenser l'histoire complète passée et moderne, non seulement de la jolie ville qu'est Chicoutimi, mais des quelques vingt pittoresques paroisses qui entourent le chef-lieu. Nous félicitons très sincèrement ces débrouillards, ces empêcheurs de se pétrifier en rond dans la routine. *L'Annuaire de Chicoutimi* n'est pas seulement utile à ceux de Chicoutimi ou des alentours mais à tous ceux du "pays de Québec" qui veulent connaître ou apprendre du Canada français autres choses que les noms des parrains et des marraines des nouveaux-nés des rangs et du village de la paroisse à l'horizon de laquelle ils s'imaginent apercevoir l'abîme qui marquerait la fin de la Terre..... si la Terre était carrée, ou à ceux encore qui croient sincèrement que l'univers est divisé en deux parties: leur paroisse et.....le reste des continents.

* * *

M. l'abbé Georges Tremblay, curé de Tadoussac, nous adresse un exemplaire d'une *Monographie de Tadoussac, 1635 à 1922* que nous nous sommes empressés de parcourir. Ce qui nous vient de Tadoussac, cette perle du Saguenay, est toujours charmant, frais, délicieux.....Le Canada autrefois, tout le Canada était formé de Stadacona, Hochelaga et Tadoussac; c'était trois grand noms dans notre histoire. Les deux premiers bourgs sont devenus les deux plus grandes villes du Dominion; seul Tadoussac est resté à peu près ce qu'il était: un petit village avec tout autour des précipices et des montagnes..... Mais Tadoussac a su se venger en faisant parler de lui autant que de ses anciens bourgs-collègues tout en restant humble bourgade, aujourd'hui "petit trou pas cher" de villégiature dont la répu-

tation s'étend jusques dans les plus grandes villes américaines..... Et il arrive que les habitants des anciennes bourgades de Hochelaga et de Stadacona sont très heureux, durant la canicule, de fuir l'atmosphère surchauffée de leurs villes pour aller respirer à pleine gorge l'air salin et frais de la Baie de Tadoussac, le souffle très doux des brises du large du fleuve et le parfum âcre des résineux du Parc et des bois d'alentour.

L'on a déjà écrit beaucoup sur Tadoussac—un village pourtant de rien du tout—l'on a écrit des volumes, depuis Champlain, jusqu'à l'humble signataire de ces lignes. Les derniers écrits concernant Tadoussac sont dus à une plume anglaise, le vénérable abbé Harris, V. F., (Le Dean Harris) de Toronto qui passe, depuis plusieurs années, la saison de villégiature à Tadoussac et qui a écrit, en 1920, *Tadoussac and its Indian Chapel*, et *The Cross Bearers of the Saguenay*, en 1921.

Ce que vient d'écrire l'abbé Tremblay est un peu le thème de *Tadoussac and its Indian Chapel*. L'auteur nous avertit d'ailleurs qu'il s'était proposé de traduire simplement la brochure du Dean Harris. Mais le goût lui vint de faire de nouvelles recherches, de développer davantage la partie historique de l'ouvrage du Dean Harris et de rédiger à sa façon les notes prises au hasard de ses recherches. De sorte que c'est un tout nouveau travail sur Tadoussac que nous présente M. l'abbé Tremblay; et de ce travail nous ne nous faisons pas scrupule d'endosser l'appréciation qu'en fait, en une lettre qui précède l'ouvrage et qui a été adressé à l'auteur, M. le chanoine V.-A. Huard, auteur de *Labrador et Anticosti*, et qui a été l'un de ceux qui ont le plus copieusement parlé de Tadoussac:

"Votre travail" écrit-il à M. l'abbé Tremblay, "est fort intéressant, écrit en une fort bonne langue et vous pouvez sans crainte affronter le grand public".

Et plus loin, M. le chanoine Huard ajoute:

"Cette brève monographie est une précieuse contribution à l'histoire canadienne, soit par le récit des événements qui se sont passés là depuis quatre siècles, soit par le soin pieux avec lequel on y parle de la "vieille chapelle", la plus ancienne charpente en bois qui existe au Canada et aux précieuses "reliques" des premiers temps de la colonie qui y sont soigneusement conservées."

Qu'ajouterions-nous à ces éloges sinon nos félicitations et nos bons souhaits de succès?

*
*
*

Remarquée dans les derniers numéros du *Bulletin de la Ferme* une série d'excellents articles sur le Mérite Agricole, cet ordre admirable du terroir. Après avoir tracé les grandes lignes du programme de cette institution, l'auteur de ces articles dit ce qu'a été le Mérite Agricole jusqu'à présent, ce qu'il est appelé à devenir avec le temps "aussi longtemps que les cultivateurs continueront à l'apprécier à sa juste valeur et de donner le bon exemple à la jeunesse qui pousse."

*
*
*

La *Semaine Commerciale*, sous la direction de son propriétaire-éditeur, M. C.-J. Levesque, membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres, publie, chaque semaine, d'excellents et très pratiques articlets dont chacun aborde succinctement l'une des nombreuses difficultés du domaine des affaires. Dans l'un, il donne les véritables raisons des faillites en affaires, dans l'autre, il traite de la question des dettes et de leur paiement, ce dernier côté si négligé aujourd'hui. Ces petits articles sont très pratiques et peuvent être bienfaisants.

* * *

Nous venons de recevoir, du département de la Voirie, une carte détaillée des routes de la Province. Cette carte, que l'hon. M. Perron a autorisé pour l'utilité des automobilistes et des touristes autant que pour les besoins de son département, est divisée en 26 sections bien reliées entre elles.

Des notes explicatives fort détaillées permettent au lecteur de se renseigner très vite sur notre système de routes et au promeneur de trouver en quelques minutes la route à suivre pour accomplir son voyage.

C'est un travail très utile. Il a pour auteur M. Alphonse Paradis, surintendant du district No 2 du département de la Voirie, qui y a consacré plusieurs années de travail.

* * *

Dans son numéro du 29 juillet, la *Gazette* sous sa rubrique "New books", donne une très flatteuse appréciation de *Aux sources Canadiennes* de M. G.-E. Marquis, chef du Bureau des Statistiques provinciales et trésorier de la Société des Arts, Sciences et Lettres. La *Gazette* montre M. Marquis comme l'un de nos excellents peintres des coutumes et des vieilles choses de nos villages; de la vie du cultivateur sur sa ferme. Elle cite particulièrement "Le vieux grenier" que les nombreux lecteurs de *Aux Sources Canadiennes* ont déjà remarqué également.

* * *

Nous apprenons avec grand plaisir que M. Ernest Bilodeau du *Soleil*, va publier en brochure, très prochainement, la série des lettres qu'il a écrites sur le dernier congrès eucharistique de Rome où il est allé en qualité de représentant du *Soleil*. Un grand nombre de personnes ont déjà lu ces lettres dans l'organe québécois et celles-là savent tout l'intérêt que dégage la lecture de ces impressions d'une verve si entraînant et d'une si profonde sincérité. La publication de cette série d'articles de notre "Canadien Errant" qui embrassent tant de sujets aussi intéres-

sants les uns que les autres, constituera un évènement littéraire de tout premier ordre; et nous ne doutons pas du succès de ce prochain volume.

Sous le titre *Athlètes canadiens*, M. E.-Z. Massicotte publie à la librairie Beauchemin, une série de biographies des hommes forts canadiens. Ces biographies sont agrémentées d'incidents humoristiques et de récits qui sont d'une lecture amusante et souvent instructive.

Dans ce premier ouvrage l'auteur s'est borné à une cinquantaine de biographies mais il publiera probablement un autre volume pour donner justice à d'autres athlètes du pays.

Le livre débute par l'histoire de Grenon, "l'hercule du nord" en 1724, et va jusqu'à nos jours, nous parlant de Jœ. Montferrand, de Louis Cyr, de Barré, etc., etc

L'Action Française, dont on sait l'œuvre admirable en faveur du service de la langue, de la culture et des traditions françaises au Canada, vient de commencer une série d'articles sur des "figures d'autrefois" continuant ainsi à répandre le "culte du souvenir" dont elle semble avoir dressé l'autel dans ses bureaux de la rue Saint-Denis. M. Pierre Dupont, dans l'étude numéro 1 de cette série, esquisse en quelques traits vigoureux la vie et l'œuvre du docteur Jacques Labrie. Nul doute que cette galerie des "figures d'autrefois" provoquera le même intérêt que celle "des précurseurs."

A remarquer, dans le dernier numéro de *L'Action Française* un bon article de Louis Deligny sur les "maladies des maisons". Car nos maisons souffrent de maladies pénibles et qui sont malheureusement contagieuses; elles se propagent surtout dans les nouveaux quartiers résidentiels de nos villes où elles exercent des ravages alarmants. Signalons avec Louis Deligny parmi les principales maladies des maisons: la maladie de l'exotisme ou du "cottage américain"; la "tumeur des maisons" et la maladie de "l'escalier extérieur" dont le germe est excessivement nocif.

Nous approuvons d'autant plus l'article de Louis Deligny que, naguère, nous écrivions nous-même, ce qui suit sur l'escalier extérieur:

"Les immeubles—ceux des nouveaux quartiers—ont généralement trois étages; or, leurs propriétaires ont...réussi à faire édifier des escaliers extérieurs jusqu'au troisième étage et l'on compte ainsi sur un front de mur d'à peu près vingt-cinq pieds, un escalier pour le troisième, un autre pour le deuxième, et un troisième pour le premier, ensuite, un quatrième, plus petit, pour descendre au rez-de-chaussée. L'imagination la plus dévergondée peut-elle concevoir l'effet produit par cette superposition d'escaliers, cet amoncellement irrégulier de degrés zigzaguant

en tous sens, ce calimaçonage de marches, en fer ou en bois, inextricable comme des sortes de catacombes aériens. La façade de l'immeuble serait-elle en pierre du grain le plus pur, qu'y voit-on? Une monstrueuse tourmente de marches d'escaliers; un problème trigonométrique présenté en une infinité de fractions qui aura au bout l'inconnu; et l'inconnu,— qui est bien connu des locataires—c'est l'horreur."

* * *

L'on annonce pour les premiers jours de septembre, la publication, à Montréal, d'un roman canadien qui s'intitulera: *L'appel de la Race*. "Ce sera", dit à ce sujet *l'Action Française*, "l'analyse de l'un des cas les plus dramatiques que posent beaucoup trop de foyers de chez nous."

* * *

L'Action Catholique a publié récemment de son éminent collaborateur, M. François Veillot, deux lettres qui n'ont assurément pas manqué d'intéresser à la fois les admirateurs et les contempteurs de *Maria Chapdelaine*, réjouissant les premiers et rendant assez perplexes les derniers. Le caractère, en effet, de l'auteur de ces lettres, son autorité dans les milieux catholiques, sa sincère et fervente amitié pour nous, donne au jugement qu'il prononce sur le désormais immortel roman de Louis Hémon et, plus spécialement, sur un article de critique de ce roman paru dans *l'Action Catholique* même, une réponse à peu près sans réplique à ceux qui n'ont pas cru sortir du cercle plutôt mesquin où ils se sont enfermés, pour juger, prétendaient-ils sans appel, *Maria Chapdelaine* comme une œuvre de dénigrement des nôtres, au fond insignifiant et au style médiocre.

Et les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, qui, au delà de deux ans avant la France intellectuelle, ont jugé comme il convenait cet "incontestable et heureux témoignage de l'esprit français"—dit M. François Veillot,—et l'humble signataire des lignes présentes qui, quatre ans avant les lettres de M. Veillot pour avoir exalté dans le même sens le roman d'Hémon, se voyait, "boycotter" dans un certain milieu où non seulement M. Veillot est un collaborateur, mais une intangible autorité en toute matière..... se croient singulièrement vengés de certaines avanies auxquelles les a accoutumés, déjà, du reste, certains procédés mesquins de critique que Léon Daudet qualifierait de "critique moi, moi, moi".

Dans ses lettres "A propos d'un succès littéraire", M. François Veillot, parlant de *Maria Chapdelaine*, en réponse indirecte à une critique parue dans *L'Action Catholique*, traite deux questions: d'abord, le point de vue des Français, très nombreux, (800,000 exemplaires de *Maria Chapdelaine* en France,) bons catholiques—René Bazin et François Veillot en tête—amis loyaux du Canada, suffisamment avertis des choses et des gens canadiens, qui ont goûté, admiré

et vanté ce livre; ensuite, le caractère, les causes et les résultats du succès qu'il a remporté.

Et M. François Veuillot développe ces deux questions avec tout le talent et la magnifique sincérité qu'il montre dans les deux journaux canadiens auxquels il collabore: *L'Action Catholique* et le *Progrès du Saguenay*.

Il serait trop long d'analyser ici ces deux lettres de M. Veuillot qui constituent un "jugement d'ensemble" sur *Maria Chapdelaine* au point de vue canadien et au point de vue français. Au point de vue canadien M. Veuillot dit qu'il a cru pouvoir porter ce jugement favorable "à cause même de mon affection pour les Canadiens, de la haute considération que je leur garde et de la connaissance que je crois posséder de leur pays, de leurs mœurs et de leur âme" et, au point de vues français, "parce qu'il évoque l'âme et le pays de chez nous", et, "en témoin de l'esprit français qui a peut-être une certaine compétence en ce domaine ne peut pas "accuser ce roman de vous avoir desservis parmi nous".

* * *

Le *Canadian Bookman*, organe de la Société des Auteurs Canadiens, s'est rendu, indirectement peut-être, mais il s'est rendu quand même, à une suggestion que nous faisons dans l'un des derniers numéros du *Terroir*: au moins une page française. Le numéro d'août a même une page et demie en langue française. C'est quelque chose; espérons que les éditeurs réussiront à remplir les deux pages.

Dites donc, éditeurs du *Canadian Bookman*, vu l'importance considérable de la production française de la province de Québec, vu que les membres de l'Association des Auteurs Canadiens ne se recrutent que dans Ontario et dans Québec, vu, enfin, que la province de Québec est le "pivot" de la Confédération et que ses habitants sont les premiers du Canada, n'y aurait-il pas moyen d'arriver à publier la moitié du *Canadian Bookman* en langue française, du moment, bien entendu, que les membres de la section française de l'Association fourniront la "copie"? C'est encore une suggestion qu'humblement nous soumettons.





L'on voudra bien adresser les commandes comme suit:

Le Terroir

Case postale 366,
Québec

Les livres canadiens sont aujourd'hui très recherchés par les bibliophiles et ils sont généralement rares, du moins pour la plus grande partie. Nous sommes heureux d'établir le Service de Librairie du Terroir qui donnera, croyons-nous, pleine satisfaction. Grâce à ce service, nous croyons être en mesure de remplir toute commande de livres canadiens, anciens et nouveaux, qu'on voudra bien nous faire parvenir, et cela au plus bas prix de livre canadien. Nous publions une sixième liste des livres canadiens dont nous pourrions disposer; elle sera suivie d'autres listes à l'infini. Nous ajoutons les prix de ces volumes. L'on peut même nous commander les livres qui n'apparaissent pas actuellement sur nos listes:

SIXIÈME LISTE

ANGERS, F.R.—Les révélations du crime ou Cambray et ses complices.	0. 40
BARTHE, G. I.—Drame de la vie réelle.	0. 35
BERNIER, HECTOR.—Ce que disait la flamme.	1. 00
BIBAUD, Adèle.—Lionel Duvernoy.	0. 70
BOUCHETTE, ERROL.—Robert Lozé.	0. 70
CAOUCETTE, J.-B.—Le vieux muet ou un héros de Châteauguay.	1. 25
CHAUVEAU, P. J. O.—Charles Guérin.—Roman de mœurs canadiennes. Relié.	3. 50
CHOQUETTE, Dr ERNEST.—Les Ribaud.	1. 50
CHOQUETTE.—Claude Paysan.	1. 20
CHOQUETTE.—La Terre.	0. 75
CONAN, Laure.—Angéline de Montbrun.	0. 75
CONAN.—L'Oublié.	0. 50
DE GASPÉ PHILIPPE AUBERT.—Les Anciens Canadiens. Relié.	3. 50
DE PROVENCE ROSE.—Cœur magnanime suivi de: Une œuvre d'artiste, âme de prêtre, la rçon et diverses poésies. Relié.	1. 25
DICK, Dr V.-EUGENE.—L'Enfant mystérieux, 2 vols.	1. 25
DICK.—Un drame au Labrador.	0. 75
FRECHETTE, LOUIS.—Une rencontre.	0. 75
FRECHETTE.—La Noël au Canada.	2. 00
GAGNON, ALPHONSE.—Nouvelles et récits.	1. 40
GERIN-LAJOIE, A.—Jean Rivard le défricheur.	0. 65

Phones { 6540
6541

Importateur de Nouveautés

Jules Gaurin

Représentant: Hardes faites
"SEMI-READY"

Spécialité:
Confection pour hommes,
femmes et enfants.

183, rue St-Joseph

QUEBEC

Buvez l'eau minérale
CLAIRE FONTAINE

La meilleure au monde

M. TIMMONS & SON
QUEBEC

Messieurs Voulez-vous être
chic ? Habillez-
vous chez

A. DEMERS
260, ST-JEAN

Phone 1804

QUEBEC

A. LANGLOIS

BIJOUTIER

238, rue ST-JEAN, - - - QUEBEC

— Phone 4140 —

Nous gardons des bijoux pour tous les goûts et toutes les bourses.
Venez vous convaincre

F.-H. LEVASSEUR

ASSURANCES

VIE, FEU, ACCIDENT, GUARANTIE, ETC.

126 Rue St-Pierre,

QUEBEC

Phone 7250-7251



Vous désirez des

CHOCOLATS?

Demandez les

CANDIAC

Ce sont les meilleurs

Notre devise, comme nos produits, se résume en
un seul mot:

EXCELLENCE

Bonbons Candiac
(Canada) Limited